

Malgré sa jambe malade, atrophiée par un *dépot de fièvre*, elle aidait aussi sa mère dans les rudes travaux de la maison et de l'extérieur, car les deux femmes entretenaient un potager; elles engrassaient l'été un jeune porc et gardaient des poules dont elles échangeaient les œufs avec une voisine pour le lait nécessaire à la petite Marie.

Tout cela avec l'exquise propreté qui répandait chez elles un certain air de luxe, imposait aux gens et faisait dire que des parents riches payaient une petite rente à la veuve.

Il n'en était rien pourtant. Les produits du potager et de la basse-cour les nourrissaient en partie. Quelques briques de salaire apportées dans un moment de contrition par Louis, le mauvais sujet, le prix de quelqu'ouvrage de couture fait à la veillée, les menait ainsi, en se raccrochant d'expédient en expédient, mais avec des alternatives de perplexités cruelles, d'un terme à l'autre.

La légende de parents riches n'était pas entièrement dénuée de fondements. Un américain cossu avait un jour visité l'humble maisonnette ; une belle machine à coudre était restée en souvenir de son passage. Ce visiteur inopiné était en effet un neveu opulent de la veuve, marié à Boston à une américaine qu'elle ne connaissait pas. Le père de ce jeune homme, étant le plus jeune de la famille, avait été autrefois recueilli par M<sup>me</sup> Duroche, sœur ainée, et soigné comme son enfant jusqu'au moment où il émigra aux Etats-Unis pour tenter fortune. Son fils apprit dans son voyage au Canada, et par les autres membres de sa famille, la gêne de la tante bienfaitrice. Il arriva donc chez elle avec d'assez bonnes intentions, mais devant l'accueil hospitalier qu'elle lui fit, à la vue de son intérieur propre et confortable, il modifia ses idées. La prudence avisée d'un millionnaire craignant toujours d'être attrapé lui avait fait renfoncer les billets de banque au fond de sa poche, et se dire à lui-même : "Ma tante n'est pas si mal après tout."

Le cousin de Boston avait caressé avec une sorte d'attendrissement la petite Marie—attendrissement qui ne produisit aucun résultat matériel, parce que ce capitaliste, comme beaucoup de gens de son espèce, par précaution, ne mettait pas son gousset du côté du cœur.

En la sautant sur ses genoux il avait pourtant

esquissé de vagues promesses où il était question de testament, car cet homme riche, au sein de sa fortune, gémissait de n'avoir point d'*enfants*. Ses parentes lui avaient été reconnaissantes de sa visite, de ses façons amicales, et surtout du don magnifique de la machine à coudre. Car ces âmes simples se contentaient de peu et n'ambitionnaient point le bien d'autrui.

M<sup>me</sup> Destoles, une dame considérable de l'endroit, renommée pour sa bonté envers les malheureux, avait souvent conseillé à la veuve dont elle recevait parfois des demi-confidences sur ses chagrins et ses anxiétés, d'écrire au ménage bostonnais pour réclamer un secours en argent, une rente régulière.

En justice il la lui devait en raison de ce qu'elle avait fait pour le père. Mais la singulière femme ne l'entendait pas ainsi, elle manifestait même de l'étonnement qu'on put avoir de pareilles idées.

— Mais c'est à eux cet argent là, disait-elle ; ils l'ont gagné ; ils en sont les maîtres. A chacun le sien dans ce monde-ci ; tant pis pour les pauvres !

Elle formulait d'un ton péremptoire et résigné cette dure loi qu'elle avait elle-même si peu pratiquée au temps de son opulence.

— D'ailleurs, moi, ajoutait la stoïque créature, j'en aurai toujours assez, et le Bon Dieu n'abandonnera pas mes pauvres orphelines quand je serai morte.

Quelque confiance qu'elle eut dans la Providence, cette idée de mourir et d'abandonner Anna avec la charge de l'enfant, du fils fainéant et ivrogne la glaçait d'épouvante. La bonne M<sup>me</sup> Destoles, à qui elle laissait deviner quelque temps ses craintes nouvelles — car elle se sentait ruinée, vieillie subitement et malade — tâchait de la rassurer.

— Soyez tranquille; vous savez bien que nous ne les laisserons pas périr !

La conversation n'allait jamais plus loin sur ce sujet, car l'énergique femme essuyait rapidement ses larmes et faisait un violent effort pour parler d'autre chose.

Cette fière habitude de cacher ses souffrances retenait encore sur ses lèvres certaines objections : Avant de se résigner à fermer la maison, à mettre sur le pavé son misérable frère, à vivre de charité,